

Weimar, 25 juin. — Le cabinet de Berlin a informé des ministres à l'étranger que les Etats d'Oldenbourg, Anhalt, les deux Mecklembourg, Schwarzbourg, Saxe-Cobourg, Saxe-Altenbourg Waldeck et Delmold, étaient sortis de la Confédération et qu'on attendait une détermination semblable d'autres Etats de l'Allemagne du Nord.

Weimar, 26 juin. — Les Bavaïrois se sont retirés aujourd'hui de Caulsdorf à Cornach, par Lodwigstadt.

Dresde, 25 juin. — Le commissaire civil prussien a invité le gouvernement saxon à démentir officiellement les assertions dans les journaux au sujet d'un prétendu recrutement forcé ordonné par la Prusse en Saxe.

Meiningen, 25 juin. — La Prusse a envoyé au gouvernement ducal une déclaration qui accuse le duc de Meiningen d'avoir amené de guerre avec la Prusse.

Wiesbaden, 27 juin. — Hier soir, la Chambre des députés a refusé, par 24 voix contre 14 fonds demandés pour le mobilisation de l'armée.

Brême, 26 juin. — On apprend que le Sénat de Brême a résolu, d'accord avec la bourgeoisie, d'accepter l'alliance de la Prusse et de rappeler son envoyé à la Diète.

Le vote sur l'union militaire a été ajourné.

Heidelberg, 26 juin. — Un corps de 15,000 Badois, réuni autour de Heidelberg, Ladenbourg et Mannheim et renforcé par des troupes fédérales disponibles, prendra position contre Darmstadt et Francfort.

Darmstadt, 25 juin. — Le gouvernement ducal vient d'interdire l'exportation du blé et des céréales en Prusse.

Munich, 26 juin. — Le gouvernement bavarois a appelé 30,000 hommes de la réserve pour renforcer l'armée.

Carlsruhe, 26 juin. — Le représentant de Bade a été rappelé de Berlin, sous la pression de l'Autriche et du parti de Souabe, le grand-duc enverra son corps d'armée rejoindre les troupes du 8^e corps.

Pesth, 26 juin. — La Diète hongroise a été ajournée, M. Deak a exprimé le regret que la Diète fut ajournée, à cause de la guerre, en manifestant l'espoir que la Diète pourrait bientôt reprendre ses travaux après une heureuse issue de la guerre. Le grand majorité de l'assemblée a fait un accueil favorable aux paroles de M. Deak.

Schweinfurt, 25 juin. — M. de Wilkède, délégué de Mecklembourg-Schwerin auprès de la Diète de Francfort, vient d'être rappelé de son poste. Il est de retour ici.

Lubeck, 25 juin. — Le sénat s'est déclaré prêt à adhérer sans réserve, à l'alliance avec la Prusse, en réservant la sanction de l'assemblée des Bourgeois. Le délégué de Lubeck à la Diète de Francfort a reçu l'ordre de cesser de prendre part aux délibérations de l'ex-assemblée fédérale.

ITALIE.

Florence, 26 juin. 6 heures du soir. — On télégraphie, de Guidizzoro 26, les détails suivants sur la bataille du 24 : Les Autrichiens étaient au nombre de 60,000. Ils ont déployé une force énorme d'artillerie et tous leurs régiments de cavalerie. Les Italiens n'ont abandonné les positions conquises qu'à la suite de puissants renforts reçus par les Autrichiens. Vers le soir, les deux armées se sont retirées de leurs positions respectives en emportant leurs blessés.

Le prince Humbert, attaqué par deux régiments de hulans au delà de Villafranca, fit former en carré un bataillon d'infanterie et, se tenant au milieu, repoussa la charge des hulans. — Le prince Amédée a été blessé à la poitrine, pendant qu'il commandait sa brigade.

La division Pinelli a fait prisonnier tout un bataillon de chasseurs autrichiens. — La division Govone, qui avait pris d'assaut les positions de Castozza et une partie de celles de Monte-Torre, s'y maintint jusqu'au soir contre plusieurs attaques de l'ennemi, très supérieur en nombre.

La division Cuzia s'empara d'une partie de Monte-Torre et de Monte-Croce et s'y maintint jusqu'au soir.

La division Sirtori s'empara de Santa-Lucia et y resta également jusqu'au soir. La réserve du premier corps d'armée, postée sur les collines, à gauche de Valleggio, arrêta les forces supérieures devant lesquelles la division Cérale était forcée de se replier. — La division Bixio et la cavalerie de ligne ont protégé la retraite qui s'est effectuée en bon ordre.

La cavalerie italienne a eu plusieurs engagements avec la cavalerie autrichienne, qui a éprouvé de grandes pertes. — Le 3^e corps d'armée a fait environ mille prisonniers. — Les pertes des Italiens sont considérables, mais on croit que celles des Autrichiens le sont encore plus.

Le général Villarey a été tué. Les généraux Durando, Corale et Cozzani ont été blessés en chargeant l'ennemi à la tête de leurs corps.

Florence, 26 juin, soir. — Aucune nouvelle du camp depuis celles d'hier soir.

Le prince Amédée va mieux. L'état du général Corale laisse de l'espoir. Les blessures, reçues par d'autres officiers-généraux, ne présentent jusqu'ici aucune gravité.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 26 juin. — M. Gladstone a annoncé à la Chambre des Communes, la démission du ministère et a donné des explications analogues à celles du comte Russell.

La Chambre s'est ajournée à jeudi. Le Comte Russell a annoncé, ce soir, à la Chambre des lords, que la Reine avait accepté la démission du ministère. S. M. avait d'abord refusé, à cause de la situation troublée du continent, et parce qu'elle était d'avis que le cabinet avait échoué seulement sur des questions de détail. Après l'entrevue d'aujourd'hui, S. M. a accepté la démission des ministres. Le Comte Russell a blâmé lord Derby de n'avoir pas tenu la promesse, qu'il avait faite, de ne pas s'opposer au projet de réforme. Il a terminé en faisant de grands éloges de la Reine.

Londres 27 juin. — Le Times dit, que la Reine a invité hier lord Derby à se rendre aujourd'hui à Windsor.

Lord Derby serait chargé de former un cabinet qui représenterait les tories et les libéraux qui ont voté contre le comte Russell. Lord Stanley aurait le portefeuille des affaires étrangères. MM. Disraeli Cranbourne, Bulwer, Lytton, Sir Hugh, MM. Cairns, et Stanhope feraient partie du nouveau cabinet.

Saint-Petersbourg, 25 juin. — Un télégramme d'Orenbourg annonce que les Russes se sont emparés de la ville de Chodjem (en Boukharie), après une défense opiniâtre de sept jours. Les Boukharies ont essuyé des pertes graves. Les Russes ont eu 100 morts. L'armée russe a coupé les routes qui conduisent aux sources du Syr-Daria, ce qui aggrave singulièrement la position de l'Emir.

Madrid, 26 juin. — Le gouvernement a demandé, hier, à la Chambre, de suspendre l'article 7 de la constitution, en promettant de rendre compte, à la prochaine session, de l'usage qu'il aura fait de ses pouvoirs.

3,70 dette intérieure, 33.10 3/4 dette différée, 29,50.

Marseille, 27 juin. — Les lettres de Constantinople du 20 juin, annoncent

qu'Omer Pacha avait réclamé un renfort de 15,000 hommes d'infanterie et deux régiments de cavalerie pour l'armée du Dambé. Ces forces devaient lui être expédiées le lendemain. La Porte a chargé un de ses agents de lui négocier en Europe un emprunt de 800 mille livres Sterling. On parlait d'une nouvelle insurrection de Joseph Karam, mais on assurait que Daoud-Pacha négociait un arrangement, à la condition que la promesse de Karam, fut garantie par le patriarche maronite.

Southampton, 27 juin. — Le Shannon est arrivé avec la malle des Indes-Occidentales et 163,059 livres Sterling. — De grandes fêtes ont eu lieu au Chili à l'occasion de la victoire remportée par Péruviens sur la flotte espagnole. — Le commerce reprend au Pérou et au Chili. — Les nouvelles de la Jamaïque sont sans importance.

CORRESPONDANCE

Nous publions sous notre responsabilité légale le résumé suivant extrait de nos correspondances :

Paris 27 juin.

Peu de nouvelles du théâtre de la guerre; des on dit et puis c'est tout. Exemples : On parle de la possibilité d'une médiation des grands états neutres auprès des belligérants d'Allemagne et d'Italie. Une entente parfaite semble régner, pour le dessein conciliant dont il s'agit, entre les cabinets de Paris, de Saint-Petersbourg et de Londres.

Ce n'est pas seulement à Paris qu'il est question d'arrêter, comme on dit familièrement, les frais de la guerre. La Prusse elle-même, plus inquiète que rassurée quant au succès de son audacieuse entreprise, chercherait des auxiliaires pour une transaction avec l'Autriche et les Etats germaniques.

Voici, d'après une correspondance de Munich, les propositions qui auraient été soumises par le cabinet de Berlin à plusieurs souverains confédérés, notamment au roi de Bavière :

« La Prusse s'annexerait le Hanovre, le Saxe, les duchés de l'Elbe, le duché de Nassau et les parties de la Bavière situées sur la rive droite du Mein.

« Par contre, la Bavière s'agrandirait du Wurtemberg, de Bade, de Hohenzollern-Sigmaringen et des provinces de la rive gauche du Rhin, jusqu'à la frontière de la Hollande.

« L'Autriche recevrait enfin, pour prix de sa co-possession dans les duchés, une indemnité encore indéterminée. »

Le correspondant bavarois ajoute que le roi Louis, personnellement sympathique à un dessein qui agrandirait ses possessions et son influence, l'aurait décliné cependant à cause de la violence faite à l'Allemagne par M. de Bismark. Le scrupule est louable, sans être invincible. Si au lieu de promettre ce qu'il convoite, M. de Bismark offrait des provinces en sa possession réelle, peut-être Sa Majesté bavaroise serait-elle de meilleure composition.

Mais il y a autre chose : il y a l'Autriche, ses prétentions et ses résistances, son droit méconnu, son présent et son avenir menacés par la Prusse.

On parle d'une indemnité pécuniaire, on le donne du reste à entendre. Où la prendra-t-on ? Puis comment sera fixée la compensation de la cession de la Vénétie ? Ces questions paraissent à tort secondaires au publiciste bavarois ; elles sont essentielles.

Les lettres de Londres parlent de l'émotion qui y règne par suite de la retraite définitive de lord Russell et de ses collègues. Il est question d'un cabinet toriadical. Sa formation peut être vraisemblable ; mais sa durée serait des plus incertaines. Il n'affecterait d'ailleurs point, selon toute apparence, nos relations avec la Grande-Bretagne.

La discussion du budget continue au Corps législatif. On continue à croire une nouvelle prorogation indispensable.

A 11 heures, ce matin, le conseil des ministres s'est réuni au palais des Tuileries, sous la présidence de l'Empereur. S. M. l'Impératrice assistait à la séance.

La Patrie dément expressément le bruit d'après lequel le gouvernement français aurait engagé le roi Victor-Emmanuel à refuser d'admettre le duc de Chartres dans l'armée italienne. La feuille conservatrice ajoute : « Le gouvernement français se respecte trop et respecte trop l'indépendance des puissances amies pour entreprendre de pareilles démarches. Et quant aux persécutions, l'Empereur en a trop souffert autrefois lui-même pour les retourner aujourd'hui contre les autres. »

L'Empereur et l'Impératrice quitteront Paris le 30 juin pour aller s'installer à Fontainebleau.

On écrit de Bologne : « M. Joachim Pepoli, syndic de la ville, a signé, au nom des Bolognais, une supplique au roi, pour l'engager à ne pas exposer sa personne pendant la guerre, comme il l'a fait en 1859. » (?!...)

Nous ne savons si M. Joachim Pepoli est un mauvais plaisant ou si sa supplique est sérieuse, mais nous pouvons lui assurer qu'elle était parfaitement inutile.

Une situation assez étrange résulte de la guerre actuelle pour la Reine d'Angleterre. Elle a ses deux gendres dans les deux armées allemandes. Le mari de sa fille aînée, le futur héritier de la Couronne de Prusse, est à la tête de l'armée de Silésie, et le mari de la princesse Alice, le prince héritier de la Hesse-Electorale, commande un corps dans l'armée de l'Autriche. Les hasards de la guerre peuvent faire que les deux beaux-frères se trouvent en présence et en ennemis sur le même champ de bataille.

Les débats de l'affaire Philippe ont continué aujourd'hui sans offrir plus d'intérêt que les jours précédents. Les plaidoiries sont finies et M. le président Gouget fait le résumé des débats au moment où nous vous écrivons.

Pour toute la correspondance : J. REBOUX.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

CANAL DE ROUBAIX

MESURES DE POLICE POUR LA SAISON DES BAINS

Le Maire de la ville de Roubaix, Chevalier de l'Ordre impérial de la Légion d'Honneur,

Vu les lois des 14-22 décembre 1789, 16-24 août 1790, 19-22 juillet 1791 et l'article 14 du 18 juillet 1837 sur l'administration municipale,

ARRÊTÉ :

Art. 1. Il est défendu de se baigner dans le canal de Roubaix, en dehors des deux poteaux placés sur les bords dudit canal entre l'établissement de M. Ch. Roussel et l'écluse du Sartel.

Art. 2. Les heures pendant lesquelles les baigns ou exercices de natation pourront avoir lieu sont fixés ainsi qu'il suit pour toute la saison des baigns.

De 5 heures à 8 heures du matin, De 5 heures à 9 heures du soir.

Art. 3. Nul ne peut se baigner s'il n'est muni d'un caleçon ou vêtement propre à assurer l'ordre et la décence.

Art. 4. Pendant les heures ci-dessus désignées, et pour éviter les accidents, un maître baigneur désigné par l'Administration municipale restera en permanence sur les bords du canal dans les limites désignées, prêt à se porter partout où son assistance serait réclamée.

Le Commissaire central de police est

charge de l'exécution immédiate du présent arrêté.

Roubaix le 27 juin 1866.

Le Maire, J. LACACHE, adjoint.

Au marché aux grains de Lille du 27 juin il y a eu une hausse de 1 fr. 58 c. à l'hectolitre.

Un enfant de six ans, Auguste D..., fils d'un employé de commerce de notre ville, a failli succomber hier aux suites d'un empoisonnement. Voici dans quelles circonstances : On avait mis entre ses mains un jouet (un petit bateau) ; l'enfant l'avait porté plusieurs fois à la bouche. Hier soir, de graves symptômes d'empoisonnement se déclarèrent ; mais grâce à un remède énergique, administré par le médecin, on réussit à sauver la vie de l'enfant.

On nous dit qu'on aurait trouvé de l'arsenic et du vert de gris dans les couleurs du jouet qui avait été acheté dans un magasin de Lille.

Cet accident est une nouvelle preuve de l'attention avec laquelle on doit examiner, soit les jouets, soit les bonbons que l'on met entre les mains des enfants et qui bien souvent sont enduits de couleurs vénéneuses.

Avant-hier, trois femmes en état d'ivresse entrèrent à la gare de Lille dans une voiture de troisième classe. A peine installées, ces dames, qui se rendaient à Tourcoing, insultèrent un voyageur qui supporta d'abord avec calme les invectives à son adresse. La dispute prit bientôt les proportions d'une véritable tempête ; des paroles, les mégères passèrent aux gestes et le pacifique voyageur reçut en plein visage un formidable coup de poing. La patience lui échappa alors et il renversa les trois furies qui, en tombant, finirent par demander grâce.

Nous ne savons si une plainte a été portée, mais nous pensons que, pour éviter de semblables scènes, on devrait mettre dans un compartiment séparé (avec les chiens par exemple) les gens en état d'ivresse.

Le sieur X..., marchand tailleur habitant un village du canton de Lannoy, était vivement poursuivi par un créancier qui avait demandé sa mise en faillite.

Père de deux enfants, le malheureux tailleur ne savait à qui s'adresser pour obtenir la somme assez importante qu'il avait à payer, et il est facile de comprendre la désolation de sa famille.

Un des créanciers du sieur X... se présenta mercredi au domicile de ce dernier pour réclamer le paiement de ce qui lui était dû. Après avoir pris connaissance de la situation du tailleur, il promit de revenir.

Le lendemain, témoin de la douleur et de l'anxiété de son débiteur et saisi d'une profonde pitié à la vue de ce malheureux, il proposa généreusement de solder lui-même la somme pour le paiement de laquelle le sieur X... était poursuivi, et le jour même il se présenta chez le créancier pour le désintéresser.

On comprendra sans peine la joie de cette famille sauvée d'une ruine complète. Un tel fait honore autant le bienfaiteur qu'il recommande l'obligé.

FÊTE DE SAINT-PIERRE-LEZ-CALAIS.

VOYAGE A LA MER. La Compagnie de chemin de fer du Nord a organisé, pour le dimanche 1^{er} juillet, un train de plaisir à destination de Calais.

Prix des places (aller et retour compris) : 2^e classe, 5 fr. ; 3^e classe, 4 fr.

Table with 2 columns: Destination and Time. Rows include: Départ de Tourcoing (6 h. 55 matin), Roubaix (7 03), Lille (8 02), Armentières (8 19).

se soulevait et s'abaissait visiblement... Mais à peine eut-elle senti l'impression de ce beau jour qu'elle leva vers le ciel son regard enthousiasmé, joignit les mains, et s'unissant de cœur à tout ce qui l'entourait, elle adressa à Dieu une fervente prière de reconnaissance.

Laure Kemener comptait dix-huit printemps. Sa taille était svelte et bien prise, sa physionomie belle et douce. Toutefois, sa beauté ne consistait pas dans cette régularité sans expression qu'on a coutume de regarder comme la perfection physique chez la femme. Non, son front eût pu être plus élevé ; certaines lignes de la bouche trahissaient trop de sensibilité et de penchant à l'exaltation ; son nez légèrement recourbé était peut-être trop accusé, mais son front avait une blancheur dont la pureté ne le cédait en rien à celle du lis, et puis ses joues étaient si fraîches et si roses, ses yeux d'un bleu si céleste, son sourire si doux et si plein de vie !

La gracieuse majesté de son attitude, sa toilette à la fois simple et riche, et par-dessus tout, le parfum d'exquise distinction qui émanait de ses moindres mouvements, de son moindre regard, tout attestait que la jeune fille ne devait pas moins à l'éducation qu'à la nature, et qu'elle possédait le double don du sentiment et de la grâce, de l'esprit et des manières.

Quand sa prière fut achevée, elle tourna de nouveau les yeux vers l'orient ; son regard se baigna dans les flots de lumière, et, pendant quelques instants, elle prêta l'oreille aux chansons des oiseaux. Un sourire d'indéfinissable bonheur illuminait ses traits, tandis qu'elle caressait et embrassait d'un coup d'œil ravi tout ce qui autour d'elle annonçait le réveil de la vie. Tout

à coup elle parut saisie d'un sentiment de tristesse : l'œil fixé au loin vers un massif de seringat, elle murmura :

— Mon père ! Toujours les yeux baissés vers la terre, toujours courbé sous le poids des soucis et de l'inquiétude. Quel motif peut lui faire chercher sans cesse l'isolement ? Je n'ose le lui demander, je l'attristerais encore. Oh ! l'argent ! ce malheureux argent !

En disant ces mots, elle s'avança dans le sentier pour rejoindre son père ; mais avant qu'elle eût atteint le massif de seringat, son approche avait arraché M. Kemener à ses méditations. Un changement complet s'opéra en lui ; il quitta le banc, redressa la tête, se leva et alla avec un calme sourire au devant de sa fille. En ce moment, sa démarche était noble et imposante, son regard affectueux, son allure dégagée et pleine de distinction ; tout en lui révélait un homme accoutumé à vivre dans le meilleur monde. Quand sa fille lui jeta les bras autour du cou, il la baisa sur le front en disant :

— C'est ce beau soleil de mai qui t'attire de si bonne heure au jardin. n'est-il pas vrai, ma bonne Laure ? Tu vas sans doute passer toute la journée au milieu de tes fleurs à songer et à rêver ? Tu as raison, Laure ; le miel qui parfume les bords du calice de la vie est si doux !... Viens, promenons-nous ensemble ; à joie simple et naïve me rappelle ta mère : elle aussi, dans sa candeur d'enfant, ne voyait que le beau côté du monde...

— Mon père, vous êtes triste ! dit la jeune fille d'une voix caressante. Dites-moi ce qui vous chagrine ; je vous consolerais.

— Triste, moi ? tu te trompes, Laure.

— Vous étiez tout à l'heure si songeur et si absorbé sur ce banc.

— Ah, ah ! innocente enfant, tu l'imagines donc que l'homme en ce monde ne doit pas réfléchir ? — Je suis de bonne humeur ; le beau temps me donne comme un retour des sentiments de la jeunesse. Ecoute comme les oiseaux chantent, regarde la jeune verdure qui se déploie, vois les fleurs briller sous les rayons du soleil. Qui pourrait rester insensible au milieu de cette fraîche et souriante nature ?

Ces paroles et le ton dont elles étaient prononcées semblaient réjouir Laure. Sa pensée prit une autre direction.

— Mon père, s'écria-t-elle, si Berthold était ici, quel beau poème il ferait ! Mais il habite la ville, et quand le soleil éclaire la maison de M. Robyn, il est déjà bien haut dans le ciel.

— Tu crois, Laure, qu'il faut qu'un poète voie les choses pour les décrire sur ce ton exagéré qu'on appelle de l'âme et du sentiment ?

— En effet, mon père, c'est singulier : Berthold n'habite pas la campagne, et pourtant il chante la nature, et décrit ses magnificences avec des couleurs si brillantes et si vraies ! On dirait que tout ce que j'admire ici a servi de thème à ses vers expressifs. Peut-être tout a-t-il son reflet dans l'âme du poète ? Il sait sans doute, par l'inspiration seule, des choses que rien ni personne ne lui a apprises ?

— Naïve enfant, le poète met son imagination à la place des réalités, et, s'il lui convient de créer un monde fictif, ses vers plairont aux cœurs sans expérience comme le prisme de cristal séduit l'œil par le rayonnement de ses mille facettes.

— C'est beau d'être poète, n'est-ce pas, mon père ?

— C'est une distraction, un plaisir comme un autre, une fantaisie de jeunesse. Moi aussi, avant de connaître la vie réelle, j'ai fait des vers. Qui n'en fait pas, quand il voit, avec des yeux de vingt ans, les éblouissants dehors du monde ! Berthold sera très-riche un jour ; qu'il s'amuse pendant quelque temps encore à faire des vers, il n'y a pas de mal. Ce goût-là passera.

— Vous croyez ? mon père.

— C'est certain ; — un homme riche ne fait pas de vers.

Laure appuya son bras sur l'épaule de son père, et dit avec un sourire de triomphe :

— Non, non, vous vous trompez, mon père ; Berthold deviendra un grand poète ; son nom sera un nom glorieux, et il continuera à aimer avec la même ardeur tout ce qu'il y a de bon et de beau en ce monde.

— Tu crois cela, parce que tu le désires.

— Dois-je vous dire une chose, mon père ? Mais il ne faut pas laisser voir en présence de Berthold que vous le sachiez...

— Eh bien ?

— Berthold fait imprimer ses poésies. Ah ! qu'il sera beau le livre où il a épanché les généreuses émotions de sa belle âme !

Une nuage de mécontentement voila la physionomie de M. Kemener.

Berthold fait imprimer un livre ? murmura-t-il, le front plissé. Son nom y sera-t-il ?

— Sans doute, mon père, en grandes lettres : Berthold Robyn ! J'en ai vu la première page. Il me semble qu'un homme

est grandi de moitié quand son nom se trouve en tête d'une œuvre de l'esprit !

M. Kemener hochà la tête en réfléchissant, mais il métrisa bientôt son mécontentement.

— Bah ! dit-il, on pardonne plus d'une folie à un jeune homme. Berthold n'attendra peut-être pas long-temps pour déplorer son imprudente action ; car ja railerie, l'envie...

— Mais, mon père, dit Laure en l'interrompant, je ne comprends pas le monde. Berthold craint aussi ; il tremble comme si l'apparition de son livre devait être pour lui une source de chagrins. Qui le persécuterait ? Est-ce un crime que de chanter les œuvres de Dieu, et d'exprimer, par les plus belles formes du langage, les plus pures émotions de l'âme humaine ? Un beau poème n'élève-t-il pas notre esprit aux plus nobles sentiments ? Ne remplit-il pas notre cœur de reconnaissance, et n'agrandit-il pas le bonheur de vivre en nous révélant la dignité de notre nature ? Pourquoi donc haïrait-on le poète ?... Que voyez-vous ? Ah ! Monck qui vient là-bas dans le sentier... Je ne sais ce que j'éprouve en présence de cet homme ; quand je le vois, je frissonne malgré moi. Vous aimez mieux aussi que je m'éloigne, n'est-ce pas ? mon père.

HENRI CONSUELI.

(La suite au prochain numéro.)